

91 (46.75 11.11.11)  
CAU

SM  
C<sup>a</sup>9  
23

JULES CAUVIÈRE

S.M./C9/23

UNE JOURNÉE

A PORT-MAHON



PARIS  
IMPRIMERIE DE LA "VÉRITÉ FRANÇAISE"  
2, rue de Fleurus, 2



R-8534



*Regalada por D. Juan Flaquer y Fabregues  
Año 1905.*

*Un tragique évènement a récemment attiré l'attention sur Port-Mahon. La course des canots automobiles avait pris pour étape la capitale de Minorque. Quoique peu fréquentée des touristes, elle mérite une visite. Le lecteur nous approuvera donc, ou tout au moins il nous excusera de rééditer un modeste croquis à la plume, que la Vérité Française avait bien voulu nous demander.*

20 Mai 1905



1057313

SM C<sup>a</sup> 9 23





## Une Journée à Port-Mahon

---

Port-Mahon, 28 avril 1905.

Ce pays-ci vaut le voyage; la seule difficulté est d'y arriver, et, quand on y est, d'en sortir. Pour m'y rendre, j'ai dû, en quittant Marseille, passer par Palma, ce qui constitue un assez long détour. Pour revenir à Marseille, j'ai cinglé vers Barcelone et pris la voie ferrée. Heureux encore de n'avoir pas été bloqué huit jours dans l'île, comme il arrive quand le service des courriers est interrompu par le mauvais temps !

J'ai visité avec intérêt Palma et revu volontiers Barcelone. Je ne me plaindrais pas d'avoir fait deux fois le chemin des écoliers, mais il faudrait n'être pas pressé. Quel Français ne l'est pas à l'heure où nous sommes ?

Les habitants des Baléares, eux, ont le temps de tout. Voyez plutôt la rangée de

A-353A



curieux qui assistent aux débarquements, quand ceux-ci se font de jour. Nous sommes un spectacle pour eux, mais ils en sont un pour nous. Dans cette population, très diverse de races, le sombrero espagnol ou le bonnet catalan, la ceinture rouge à la taille, l'allure sérieuse sans raideur, le hâle puissant du teint, qui souvent tourne au mauresque, la grâce méridionale et parfois la parfaite beauté de la physionomie, voilà ce qui frappe plus particulièrement l'étranger. Nous allons trouver un peuple sain, courtois, plein d'une jeune activité. D'ailleurs rien du tumulte, des cris, des gestes, de l'insupportable loquacité qui vous assaillent, à l'arrivée, dans la plupart des localités italiennes. N'étaient les enfants, qui tendent trop facilement la main, on ne croirait pas avoir atteint ou plutôt dépassé la latitude de Chiaja. Quoique de race latine et parlant une langue analogue, « la pauvre, la fière et catholique Espagne » comme la qualifiait un de nos Académiciens, n'a rien du tempérament de l'Italie.

La saison est peu avancée ; l'hiver se prolonge, car il a été peu sensible. Le ciel matinal manque de netteté. Cependant les façades des maisons, blanchies tous les samedis au lait de chaux, resplendissent au loin d'un singulier éclat. Etincelant aussi est le pavé, qu'on croirait



lavé et brossé, comme un parquet de luxe, avec une préoccupation de propreté toute hollandaise. Une côte dallée en pierres larges et irrégulières, suffisamment douces au pied, nous mène à la ville. A gauche, une grande église, correcte, et de large nef comme le sont les églises espagnoles. On y voit juste autant que dans les cathédrales de Palma et de Barcelone, c'est à dire rien. Pour visiter les édifices religieux en pays catalan, le meilleur moment est la nuit. On a au moins le secours des lustres.

A droite, dominant magnifiquement la ville et la rade, s'élève l'église principale, nous ne disons pas la cathédrale (celle-ci est restée, comme un privilège, à la ville de tradition et de noblesse, à l'ancienne capitale, Ciudadela, située à l'autre extrémité de l'île). A l'intérieur le plus beau buffet d'orgue captive la vue, et l'oreille est plus satisfaite encore quand se fait entendre le riche instrument. Mais toutes les *fonctions* ecclésiastiques s'arrêtent et l'église elle-même est fermée dans le milieu du jour.

Rien à signaler dans l'agglomération urbaine, sinon la maison historique du grand médecin Orfila. Elle ressemble à toutes les autres. La plupart des habitations, dotées de grands jardins, sont com-



modes, affectées à une seule famille et surmontées d'une terrasse, d'où le coup d'œil est beau sur les côteaux environnants.

Les alentours de Mahon m'ont rappelé les *crèches* célèbres de ce pays-ci et surtout celles qui, à l'époque de Noël, faisaient, dans le Midi, l'admiration de mon jeune âge. Pour égayer le paysage, l'artiste mettait des moulins partout ; c'est ainsi à Palma, c'est ainsi à Mahon. On fait travailler le vent, qui souvent souffle en tempête dans cette dernière ville, placée aux abords du golfe du Lion. L'ouragan se rédime par là de ses méfaits, des désastres que parfois il cause. Les pauvres arbres que nous apercevons, battus par les rafales du Nord, courbent l'échine comme des écoliers que l'on fouette.

Le climat est loin de valoir celui de Palma et les visiteurs sont beaucoup plus rares. L'aspect du pays n'en est pas moins gai, clair, pittoresque. La campagne est quadrillée de murs en pierres sèches, moins hauts que les remparts, crénelés de verres cassés, qui obstruent la vue dans la banlieue de Marseille. Le sol est morcelé entre un grand nombre de fermiers, mais il appartient, paraît-il, à un groupe restreint de propriétaires. La culture n'a rien d'intense, quoique les jardiniers de Mahon soient réputés. De ci de là



apparaissent des plantations de céréales, qui donnent un pain très blanc, mais, qui, en bien des endroits, viennent péniblement sur un calcaire saupoudré d'un peu de terre végétale. Le produit spécial de Mahon, ce n'est pas la mayonnaise ou mahonnaise, condiment devenu européen; ce n'est pas son fromage blanc, qui est ferme et savoureux, mais que l'on trouve ailleurs; c'est (à ne pas regarder plus haut que la chaussure) son riche assortiment de bottines cousues à la main et exportées jusqu'en Amérique. Ajoutons-y ces petites bourses en filigrane, assez semblables, pour la forme, aux réticules que nos citadines portent suspendus au bras, depuis que la mode impose des robes sans poche, où l'on ne peut serrer ni un porte-monnaie ni un mouchoir.

En parcourant les environs de la ville, par de bonnes routes, au trot d'une carriole merveilleuse de couleur locale, nous apercevons un assez bon nombre de monuments mégalithiques. Le sol n'est pas complanté d'une végétation de pierres aussi riche que les alignements de Carnac ou les monuments de Locmaria-ker. Mais les *taulas* (les *laoule*, tables, du provençal, ce semble), souvent confondus avec des dolmens, et qui frappent vivement l'attention, ont un caractère singulier : une pierre enfoncée dans la terre



et une autre horizontalement dressée en travers : c'est d'une simplicité hardie. Les sortes de *tumuli* connus sous le nom de *talayots*, rangées de pierres concentriques offrant l'aspect d'un cône tronqué, sont assez nombreux et témoignent de la haute antiquité des souvenirs funéraires. Un souvenir qui nous touche de plus près, au joli et propre village de Saint-Louis, c'est une église entièrement bâtie par nos compatriotes, au temps de l'occupation française. Au fronton, qui porte la date de 1761, brillent les armes de France et notamment les fleurs de lys. Hélas ! il faut sortir de notre pays pour voir ces vestiges de notre gloire passée. L'art décoratif étale aujourd'hui la devise : *Liberté, Egalité, Fraternité*. Grâces soient rendues aux politiciens !

Il est temps de repartir, car le bateau lève ses amarres à quatre heures. Vainement le très-aimable et distingué consul-général de France essaie-t-il de nous retenir jusqu'à la semaine prochaine, la course des canots automobiles étant annoncée pour jeudi. Vainement une hospitalité charmante fait-elle les mêmes instances. Il faut retourner aux affaires. Par de pittoresques circuits, nous redescendons vers le port, malheureusement peu arimé. Des deux côtés du chemin, le doux mouvement des collines, en partie



boisées, charme la vue. Sous cet admirable soleil des Baléares, tout dans le paysage prend une valeur artistique ; une tour de guet qui couronne un mamelon vert, un groupe de nomades en costume bariolé, qui trottinent sur un sentier de montagne ; un bouquet d'arbres solitaires penchés sur un vieux puits à margelle bleuâtre. La lumière est le premier des décorateurs ; les Flamands et les Vénitiens l'ont bien prouvé dans la peinture.

Déjà la rade s'offre à nous, cette rade enviable, qui sert si souvent de refuge aux navires en détresse, qui a été, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'objet de tant de disputes. On voit, comme dans un plan en relief, son large dessin se projeter avec ses cales, avec ses anses, qui constituent autant de rades secondaires, avec son Lazaret, son vaste hôpital, ses batteries, son beau développement d'œuvres militaires. Un cortège de parents ou d'amis accompagne à bord les voyageurs. Il y a foule sur le pont ; mais il se dégarnit en un clin d'œil, car le signal de la séparation est donné, et, à s'oublier avec ceux qui partent, on risquerait d'être porté à une station fort éloignée. Les mouchoirs s'agitent sur le rivage, quelques yeux se mouillent. Bon nombre d'insulaires jettent un dernier adieu à des émigrants qu'ils ne reverront plus.



Pour gagner Barcelone, nous longeons les rives escarpées de Minorque et nous cotoyons à rebours le bras septentrional de la rade, le cap de la Mola, que nous suivions en quittant le port. Pas d'habitations sur la rive. Des falaises qui tombent à pic et, de loin en loin, des cavernes creusées par le flot. Tel fut, pour nous, le premier aspect de Majorque, en venant de France. Le cône arrondi du Toro, la cime la plus élevée de l'île, nous accompagne longtemps et semble nous suivre des yeux. Par intervalle, un vol de goëlands décrivant leurs lacets aériens, à l'arrière du navire, avec l'espoir de ramasser quelque butin tombé du bord; une barque de pêche qui déploie ses voiles; un tourbillon marin soulevé par des marsouins, qui jouent à fleur d'eau. Puis tout s'épaissit et s'embrume. Le pont se vide peu à peu de passagers, car la saison est encore humide et la nuit sans lune manque de beauté. La solitude marine dans ces parages est rarement égayée par le passage d'un vapeur. On n'entend plus que le halètement régulier de la machine et le remou plaintif de l'eau actionnée par l'hélice. Le temps est calme; le grand mât paraît immobile. Une sorte de mélancolie flotte dans l'atmosphère et les plus insoucians deviennent rêveurs. On se dirait à un de ces soirs de l'existence



où l'âme, repassant ses souvenirs, croit  
avoir été le jouet d'un rêve et s'étonne de  
l'intérêt qu'elle a pris aux vaines agita-  
tions d'ici-bas.





